

## Le Petit Albert

# Le Petit Albert

d'après *Told in the drooling ward* de **Jack London**

adaptation, mise en scène  
et interprétation **Jean-Marie Frin**

**Production** ▶ Théâtre National de Marseille La Criée.  
Spectacle créé en 1984 à la Comédie de Caen, Centre dramatique national, Michel Dubois

---

**THÉÂTRE NATIONAL DE MARSEILLE**  
**LA CRIÉE**

30 quai de Rive-Neuve  
13284 Marseille cedex 7

**CONTACT PRODUCTION**

Hélène Courault  
Tel : 04 96 17 80 29  
h.courault@theatre-lacriee.com  
Site internet : [www.theatre-lacriee.com](http://www.theatre-lacriee.com)



# Le Petit Albert

Tom a vingt-huit ans, dit-il. Il pourrait sans doute et tout aussi bien en avoir trente-deux ou cinquante-cinq. Il est sans âge. Il a dû arrêter de compter il y a longtemps. De même qu'il ne sait plus très bien depuis combien de temps il est enfermé dans cet asile. Un asile comme tant d'autres. Un asile du siècle dernier. Mais n'est-ce pas toujours un peu le siècle dernier dans ces endroits-là ? D'ailleurs Tom, il est bien là, très bien même. Ceci dit, n'allez pas croire, lui, il n'est pas fou. Pas le moins du monde. Il entend tout, il voit tout, il comprend tout, il a son avis sur tout. Mais chut ! N'en dites rien à personne. S'ils l'apprenaient, les médecins seraient bien capables de le remettre dehors. Et dehors, que deviendrait-il, Tom, sans le Petit Albert ?

## GÉNÈSE DU SPECTACLE

Né en janvier 1984 d'un simple « exercice d'acteur » (aujourd'hui on parlerait pompeusement de « performance »), répété très peu de temps et destiné à n'être représenté que quatre fois à la Comédie de Caen (Centre Dramatique National de Normandie) *Le Petit Albert* est devenu, grâce à l'accueil chaleureux du public, un véritable spectacle joué plus de cinq cent fois pendant plusieurs années aussi bien en France qu'à l'étranger.

Combien de représentations exactement ? Je dois avouer que, à l'image de Tom, le personnage, j'ai cessé de compter.

Mais comme lui, au fil des soirs, j'ai refait les mêmes gestes, peaufinant ainsi les symptômes de ce qu'on pourrait appeler sa pathologie répétitive et obsessionnelle.

Pour moi, reprendre ce spectacle vingt ans plus tard c'est sans doute vouloir vérifier que Tom est toujours là, enfermé dans cet asile sans âge qui est devenu sa Maison, répétant les mêmes rituels futiles, ressasant les mêmes anecdotes dérisoires mais essentielles pour lui, toujours aussi exubérant, gai, lucide, bavard et malin.

C'est aussi et surtout l'occasion excitante de remettre vraiment en question ce morceau de théâtre.

Avec vingt ans de plus dans les jambes et dans le cœur, Tom sera-t-il toujours le même ?

## ADAPTATION

*Le Petit Albert* est, véritablement, une très libre adaptation de la nouvelle de Jack London *Told in the drooling ward*, écrite peu de temps avant sa mort (1914). Comment traduire ce titre, d'ailleurs ? Récit dans la salle de ceux qui bavent ? Il s'est agi essentiellement d'inventer un langage qui restitue les « sautes » de pensée du personnage et de le rendre plausible théâtralement. La nouvelle de London est très belle, mais cependant trop écrite. Il fallait la « parler ». C'est donc à une sorte de joyeuse dérive de la langue française que l'auditeur est convié. Ni patois régional, ni argot (surtout pas !) le langage de Tom ne renvoie

à aucun parler populaire en particulier. Tout juste pourrait-on le localiser au nord-ouest de la Loire eu égard aux origines et à l'accent de l'acteur. Ce langage s'inspire simplement de tous les « mauvais traitements » (mais ce sont de « mauvaises langues » ceux qui disent ça) qui sont infligés quotidiennement à notre français académique et qui finalement lui donnent sa richesse, sa couleur et son authenticité. Dans sa joyeuse exubérance, Tom torture en toute innocence (comme les enfants) le vocabulaire, réinvente et s'approprie les mots en les déformant, bouscule allègrement la syntaxe et plie ainsi la langue à ses propres besoins vitaux. Tom est-il fou ? La question n'est pas là. Simple-ment, et surtout sans chercher à créer des effets comiques, il s'exprime comme un étranger dans son propre pays ou peut-être comme un vieil enfant.

JEAN-MARIE FRIN



## *Le Petit Albert* n'est pas «un one man show»

Jean-Marie Frin joue seul, mais en complicité toute particulière avec le public qu'il met en scène, interlocuteur indispensable de son monologue. Vrai de tout théâtre, dira-t-on ; vrai, mais vous verrez, avec *Le Petit Albert*, c'est encore autre chose. Tom parle seul, mais pas tout seul : pas comme tout le monde, mais pour tout le monde, avec le don d'amour qu'il a su développer comme personne.

Il y a une autre raison pour que *Le Petit Albert* ne soit pas un «one man show» : c'est que l'auteur-interprète, Jean-Marie Frin, n'est pas là pour faire des effets. Il n'a pas constitué un petit catalogue de gags, de grimaces ou d'astuces, immédiatement identifiables comme étant sa marque de fabrique, simplifiés à usage courant. Avec le texte de Jack London, il a construit lui-même, on peut dire créé, un personnage qui porte la double hérédité d'une écriture de première force et d'un exceptionnel travail d'acteur.

Exceptionnel, parce qu'il ne se voit pas. *Le Petit Albert* est nourri de près de vingt auteurs, vingt mises en scène : il porte en lui l'expérience et la poésie de Musset, Max Frisch, Jean Genet, Ruzante, Gide, Lenz... Une magnifique réunion d'auteurs européens essentiels, et bien sûr Shakespeare, qui sait mieux que personne que ce monde est «plein de bruit et de fureur, raconté par un idiot».

Voilà de quoi est fait l'idiot de Jean-Marie Frin : de la chance d'appartenir à un groupe permanent d'acteurs de la décentralisation (La Comédie de Caen), de jouer sans arrêt toutes sortes de répertoires, de rencontrer le public et d'être reconnu, aimé, prophète en son pays, et bien au delà, puisque des metteurs en scène comme Matthias Langhoff ou Peter Zadeck ont eu besoin de lui. Des années de travail à Caen, avec Michel Dubois, Claude Yersin et Daniel Girard, ainsi que de nombreux échanges avec Jean-Louis Benoit et le Théâtre de l'Aquarium ou Jean-Paul Wenzel et les Fédérés, cela vous construit un formidable acteur «décentralisé», capable de saisir les plus grandes salles nationales

comme les rencontres les plus intimes avec le public. Un acteur qui a sans doute toujours le trac, mais qui n'a peur de rien. Jean-Marie Frin n'est ni un «comique» ni un tragédien, ni... Il est un acteur.

CHRISTEL FRIEDEL  
JOURNAL DU CDN DE BESANÇON – 1997



## Tom le chronique

En France, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans bon nombre d'établissements, on ne peut obtenir un ordre d'enfermement pour folie « qu'en prouvant que ceux pour lesquels on le sollicite, ont été traités et que le succès n'a pas répondu aux espérances qu'on avait eues de les guérir\* ».

Considérés comme propres « à accroître la maladie au lieu de la diminuer\*\* », les lieux où l'on enferme les « insensés » sont essentiellement destinés aux incurables.

A partir du dernier quart du XVIII<sup>e</sup> s'élabore une théorie selon laquelle l'asile doit être le lieu de soin privilégié. Quoiqu'on puisse en dire aujourd'hui, la loi de 1838 qui institue un asile normalisé d'aliénés dans chaque département est très certainement, au moment de sa promulgation, une « loi généreuse ». A l'époque l'isolement est en effet considéré comme une thérapeutique en soi.

Il faudra attendre la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour voir apparaître un nouveau courant résolument hostile à l'« asile », plus sensible en Angleterre puis quelques années plus tard en Italie. Ce sera en Angleterre, « L'anti-psychiatrie » avec Ronald Laing et en Italie, « Psichiatria Democratica » de Franco Basaglia.

Avec *Le Petit Albert* nous sommes en 1910 aux Etats Unis. C'est la grande époque des asiles et Tom, le héros de la nouvelle de Jack London en est un pur produit « un chronique ». C'est un « tranquille » (selon la classification

de l'époque). Il peut donc « aider » et par son travail, prendre pratiquement la place d'un « soignant ». Ces travailleurs un peu particuliers, hyperadaptés à l'asile et par là-même, désadaptés à toute vie extérieure, sont en voie de disparition. Il en reste encore quelques spécimens dans les grands hôpitaux et leur raréfaction est un phénomène très récent. Aujourd'hui les « chroniques » qui déambulent inlassablement dans les couloirs des pavillons, leur ressemblent encore beaucoup. Il était donc tentant pour un comédien / metteur en scène se préparant à un travail comme *Le Petit Albert* d'aller y voir de plus près. C'est ce qu'a fait Jean-Marie Frin. A partir de cette (brève) expérience de l'univers asilaire et de l'impossibilité, selon lui, de le décalquer sur l'univers théâtral, Jean-Marie Frin travaillera selon deux axes : Le premier c'est que la folie de Tom, ou du moins la bizarrerie de son comportement ne devait pas être rendue par une reproduction de schémas comportementaux empruntés à ceux qu'il avait vus à l'hôpital mais par une accentuation de ses propres particularités. Pour Jean-Marie Frin le passage à l'anormalité devait se manifester par une exaspération de comportement dits normaux et non par l'emprunt de comportements qui seraient spécifiques de la folie.

Le second axe, qui rejoint le précédent, c'est que Jean-Marie Frin ne souhaitait pas reproduire la « situation asilaire » telle qu'il l'avait entrevue mais qu'il considérait ne connaître qu'insuffisamment. C'est plutôt dans

son expérience de pensionnaire d'une institution religieuse que Frin trouvera matière à « mise en scène ». Cette intuition me semble extrêmement juste. Car ce qui est commun au pensionnat, à la caserne, au sanatorium d'il y a quelques années, voire à la prison et bien sûr à l'asile, c'est le fait institutionnel lui-même. La vie institutionnelle avec son ordre, ses règlements, ses horaires, ses habitudes est, surtout si elle se prolonge, facteur de désinsertion sociale. C'est l'un des effets pervers de l'asile. C'est l'un des arguments majeurs des théories qui lui sont opposées.

Au moment même où s'élabore la « théorie de l'asile » au XVIII<sup>e</sup>, on remplace l'insensé (privé de sens) par l'aliéné (l'autre, l'étranger). Si, de ce fait, on restitue au « fou » un statut humain, on institue avec l'asile une « colonie étrangère » bien ordonnée derrière ses murs.

Dans *Told in the drooling ward*, London a fait de Tom un prototype du « chronique asilaire », étranger au monde « normal », mais tellement intégré à l'asile qu'il se confond avec lui. En anglais, Tom signifie n'importe qui, le premier venu.

RÉMY DOBENESQUE  
PSYCHOLOGUE AU C.H.S DE CAEN

\* Tenon : *Mémoire sur les hôpitaux de Paris*, 1788.

\*\* Audin - Rouvière : *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*.



## Jack London (1876-1916)

«J'aimerais mieux être un superbe météore, chacun de mes atomes irradiant d'un magnifique éclat, plutôt qu'une planète endormie.»

JACK LONDON

Mystères, polémiques et questions entourent le berceau et le cercueil de Jack London. Sa destinée fut celle d'un météore dont l'origine et la fin ont toujours fait l'objet d'interprétations romanesques. Quand Jack London naît à San Francisco, en 1876, sa mère, Flora Wellman tente de se suicider, abandonnée par son amant, W. H. Chaney qui ne voulait pas d'enfant. Quelques mois plus tard, John London, un veuf chargé de famille, ancien soldat de la guerre de sécession, épouse Flora et reconnaît l'enfant.

Le 22 novembre 1916, on retrouve Jack London dans le coma, une seringue près de lui, London se soignait lui-même à la morphine. Le constat de décès parle d'une crise d'urémie fatale.

Jack London fut effectivement ce « superbe météore » qu'il avait souhaité être. Sa si courte vie n'en fut pas moins, comme son œuvre, extraordinairement foisonnante. Coureur d'aventures en tous genres, marin, journaliste, correspondant de guerre, agitateur socialiste (... au sens que ce mot avait à l'époque) prospecteur d'or, vagabond, alcoolique, taulard, mais aussi fermier, explorateur au sens le plus large, il fut certainement l'écrivain le plus célèbre du monde en son temps. Malheureusement trop peu ou mal connu en France, ou alors uniquement comme l'auteur de (superbes) récits d'aventures (*Le loup des mers*, *Croc blanc*, etc...) ce qui a contribué, chez nous, à donner de lui cette image fautive d'un écrivain «pour la jeunesse».

Jack London fut aussi, à travers des œuvres majeures comme *L'humanité en marche* ou *Martin Eden* l'un des plus formidables chroniqueurs de son temps. S'il a toujours exalté, au fil de ses récits l'effort, le courage, l'héroïsme, l'abnégation, l'altruisme, le combat, la réussite, il a dans le même mouvement ironisé constamment et avec une certaine tendresse sur tout ce qui pouvait constituer l'envers de ces valeurs : la lâcheté, la haine, l'égoïsme, l'échec,

la résignation, les accommodements médiocres avec la vie qui sont l'apanage de tous ces personnages petits et misérables que l'on croise dans ses récits : clochards, infirmes, mendiants, malades mentaux, ivrognes, bandits de grands chemins, vagabonds, sinistrés de la vie en somme, dont les destinées l'indignaient certes, mais le fascinaient en même temps terriblement.

Des clochards londoniens dont il a partagé la vie de longs mois et qu'il dépeint dans *Le peuple de l'abîme* à Tom le maboul qu'il a certainement dû rencontrer au cours de ses randonnées à cheval aux alentours de son ranch de Greenlow Place en Californie et qu'il fait parler dans sa nouvelle *Told in the drooling ward*, c'est la même voix que l'on entend, douloureuse, résignée, mais aussi farouchement ironique, gaie et combative.



# Jean-Marie Frin

## AU THÉÂTRE

Il a participé à la plupart des créations théâtrales de la Comédie de Caen, sous la direction de Michel Dubois.

Mis en scène par Jo Tréhard, Jean Bouchaud, Yves Graffey, Jean-Loup Rivière, Ion Lucian, Claude Yersin, Manfred Karge, Matthias Langhoff, René Loyon, Philippe Sireuil, Daniel Girard, Jean-Pierre Sarrazac, Jean-Paul Wenzel, Jean-Luc Lagarce, Christophe Rouxel, Hervé Lelardoux, Paul Minthe, Guy Delamotte, Peter Zadek, Eric Lacascade, il a joué des auteurs aussi divers que Chartreux, Frisch, Genet, Musset, Weiss, Ghelderode, D'Aurevilly, Ruzzante, Lenz, Dorst, Maupassant, Shakespeare, Gide, Kleist, Schlöndorff, O'Neill, Lemahieu, Duras, Kroetz, Strindberg, Congreve, Brecht, Pirandello, Piemme, Tchekhov, Simonot, Labiche, Dostoïevski, Sartre, Koestler, Flaubert, London.

Dans des mises en scènes de Jean-Louis Benoit il a joué : *Les Vœux du président*, *La Nuit, la télévision et la guerre du golfe*, *Une Nuit à l'Élysée* de Jean-Louis Benoit, *Henri V* de Shakespeare, *Conversation en Sicile* de Elio Vittorini, *La Trilogie de la vil-légiature* de Carlo Goldoni, *Paul Schippel ou le prolétaire bourgeois* de Carl Sternheim, *Retour de guerre* suivi de *Bilora* de Angelo Beolco dit Ruzante, *Du Malheur d'avoir de l'esprit* d'Alexandre Griboïedov.

Dernièrement au théâtre : *Hiver* de Zinnie Harris mise en scène Alexis Michalik ; *Révélation* de Howard Barker mise en scène Guillaume Dujardin ; *Giordano Bruno* de Jean Rocchi mise en scène Daniel Pâris ; *La Nuit des camisards* de Lionel Astier mise en scène Gilbert Rouvière.

Adapté d'une nouvelle de Jack London, son spectacle *Le Petit Albert* a été joué plus de 600 fois en France et à l'étranger.

## AU CINÉMA ET À LA TÉLÉVISION

Il a tourné avec René Allio, Bertrand Van Effenterre, Jean-Louis Benoit, Alain Tasma, Christophe Loizillon, Elisabeth Rappeneau, Denys Granier-Deferre, Paule Zajderman, Jacques Malaterre, Edwin Bailly, Luc Béraud, Fabrice Cazeneuve, Frédéric Auburtin, Vincent Monnet, Stéphane Kappes, Alain Wermus, Max Fisher, Alain Chabat, Sophie Marceau, Brian de Palma. On le voit régulièrement dans plusieurs séries télévisées, et récemment au cinéma dans *Virgil* de Mabrouk El Mechri.



## Extraits de presse

Sans jamais singer la folie, Jean-Marie Frin a su donner à Tom la fragilité terrible des gamins mal vieillissants, cette fringale d'amour fou qui rend incapable de devenir indépendant, adulte, grand. En fouillant dans sa propre mémoire, l'acteur a su trouver des zones d'enfance naïves et bouleversantes. Son Tom, c'est un peu chacun de nous en plus tendre et plus généreux.

Face à cette éblouissante performance d'acteur, le public, d'abord amusé, puis violenté, récupère insidieusement une partie non avouée de lui-même, cette partie mystérieuse et trouble qui aurait pu le faire sauter de l'autre côté ...

**Fabienne Pascaud - Télérama**

C'est un spectacle qui se situe bien au delà du folklore de la cantine ou de l'asile. Un spectacle qui a la douceur et la douleur d'un bal des paumés. On est pris par la grâce de Tom, ses effrois d'enfant rétif, son cabotinage désarmant. Jean-Marie Frin nous embobine, avec ses fables, ses jeux de chats et de souris avec le vrai, le faux, le réalisme, et le théâtre. *Le Petit Albert* est beaucoup plus qu'une habile performance de comédien.

**O. Qt. - Le Monde**

Les spectateurs prennent place autour de la table et ça commence. Ça ? le généreux et tendre et drôle et pitoyable monologue de l'aide-infirmier Tom (comme les fous de Shakespeare), «faible» parmi les «faibles», car de ses fouguesuses envolées le mot «fou» est pratiquement absent.

Et vous vous dites que cette générosité, d'abord venue d'un récit de Jack London avant d'être superbement endossée par le comédien, ressemble plus à un salut ému et fraternel qu'à une enquête en milieu psychiatrique.

**E. K. - La Croix**

Tom est un conteur : toujours en mouvement, en dépense, il fait jaillir les gens de sa mémoire, enrichissant de ses visions l'univers de l'asile. Tom est un malin : il fait le fou, quand ça l'arrange. Tom est un clown, qui joue les histoires qu'il raconte, fait rire et presque pleurer. Tom a son langage à lui : sa grammaire, son vocabulaire, sa façon de manger les mots, de les transformer et de ne pas finir les phrases parce que l'énergie pousse, et qu'il a toutes ces choses à dire pour endiguer la folie, si proche...

**Marie-Christine Gaudin - Ouest France**